

Locarno 2006
Cinéastes du Présent



Avalanche Productions
présente

LOCARNO 2006
CINEASTES DU PRESENT



OO

Musique originale de **MIRWAIS**

body

IS PERFECT

Un film de **Raphaël Sibilla**

Avec **Matty Jankowski & le New York Body Archive / Frank & le Kastell Waterloo / Tsuzuki Kyoichi / Roger Maitresse Elsa & ses soumis / Kevin Aviance / Alex Costentin / Cristall Lucero / Rudy Demeyer & la Love Limo Emilio Gonzales / Kim / Steve Osada / Beth, Mike & John / Maitresse Lauren / Alan "T.R." & les Torture Garden Maitresse Raven & Bjiou / Pia & Thomas du Patos Resort** Produit par Emmanuel Prevost

Locarno 2006
Cinéastes du Présent

NO BODY IS PERFECT

A documentary by
Raphaël Sibilla

Official Screening: 5.8.2006 18h30 LA SALA
Additional Screening: 6.8.2006 14h00 Otello / Ascona
(no press screening)

Raphaël Sibilla (director) and Emmanuel Prévost (producer) will be available
for interviews

Please contact the festival's press office
or
Eric Bouzigon, +41 79 320 63 82
Uwe Lützen, prochaine ag, +41 78 648 36 66

Press kit and stills are available at
the festival's site www.pardo.ch or at www.frenetic.ch/presse

INTERNATIONAL SALES

Wild Bunch • 99 rue de la verrerie • F - 75004 Paris
Tel.: +33 1 53 01 50 20, Fax: +33 1 53 01 50 49
www.wildbunch.biz

Contact at Locarno Film Festival:

Lucie Kalmar, lkalmar@exception-wb.com
Cell: +33 6 62 89 29 17

SWISS DISTRIBUTOR

Frenetic Films • Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tel. 01 488 44 00 • Fax 01 488 44 11
mail@frenetic.ch • www.frenetic.ch

Contact at Locarno Film Festival:

Uwe Lützen, uwe.luetzen@prochaine.ch
Cell: +41 78 648 36 66

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

“NO BODY IS PERFECT”: BACKGROUND

The evolution of pornography throughout the 20th century allowed this previously forbidden form of human expression to penetrate our homes and our workplaces. All you need is a computer, a dvd player, a camcorder. the click of a mouse, the press of a button, the turn of a page, conjure explicit images of our deepest desires, instantly. Our lives are flooded with sexual imagery. Pornography is readily available at news stands and in bookshops, although there remain places on the planet where its dissemination can lead to imprisonment, even death. These final bastions of repression aside, however, the expression of the erotic urge in its innumerable forms has entered a new era of technological complexity, new tastes and ever more sophisticated proclivities.

ENGLISH SYNOPSIS

The result of seven years unprecedented access into the previously forbidden worlds of extreme erotic experimentation, body modification, transsexualism and hardcore masochism, and shot with the full consent of its subjects, NO BODY IS PERFECT offers an intimate, unflinching and highly explicit odyssey into the furthest extremes of underground 21st century sexuality.

SYNOPSIS FRANÇAIS

Ce documentaire est un voyage dans le monde des expériences sexuelles extrêmes, non conventionnelles, des transexuels, du sado-masochisme... Loin de tout voyeurisme le cinéaste offre suisse Raphaël Sibilla – déjà présent à Locarno en 2001 avec 117 Police de secours – brosse le portrait sans complaisance d'une certaine sexualité du XXIe siècle.

SYNOPSIS DEUTSCH

Dieser Dokumentarfilm beinhaltet eine Reise in die Welt extremer sexueller Praktiken – in die Welt von Transsexuellen, von Sadomasochismus und anderem. Der Filmemacher verweigert sich plakativem Voyeurismus und Sensationslüsternheit und bietet dafür ein ungeschöntes Bild der verschiedenen Ausformungen von Sexualität im 21. Jahrhundert. Raphaël Sibilla ist Schweizer und präsentierte in Locarno 2001 seinen Film «117 Police de secours».

WARNING:

The images you are about to see may shock or offend some of you, despite the fact that they were shot with great respect for the individuals depicted, and with their wholehearted consent. Not one image has been „stolen“ or removed from its context.

LES NOTES DU REALISATEUR - Raphaël Sibilla

N'ayant aucune connaissance, ni expériences personnelles dans le sujet qui m'avait été commandé par mon producteur, j'ai tout d'abord, en tant que réalisateur porté mon attention sur la richesse visuelle des univers dans lesquels je m'immergeais un peu plus chaque jour. Cette approche avant tout esthétique m'a aidé personnellement à aborder le sujet et à vaincre mes peurs.

C'est progressivement, en partageant l'intimité de ces gens que j'ai réalisé l'importance d'amener le spectateur, candide tout comme moi au départ, à ne pas seulement voir un documentaire sur la recherche du plaisir mais avant tout lui faire vivre cette expérience.

Entretien avec Raphaël Sibilla

Comment passe-t-on de la police aux clubs échangistes ?

Je me suis rendu compte qu'il existait un point commun entre les sujets que j'ai traités: l'attrance pour des univers cachés. Ce qui m'a intéressé au tout départ dans ce film, c'est la possibilité de m'immerger dans un monde qui, du point de vue du spectateur, restait un mystère. Mais à l'origine, *No body is perfect* est une idée d'Emmanuel Prévost, qui s'est posé, à un moment de sa vie, beaucoup de questions sur lui-même et sur sa sexualité. Il est donc arrivé avec une idée de film qui serait un voyage dans les sexualités non conformes. De mon côté, je n'y connaissais rien, mais l'élément visuel, esthétique, du projet, m'attirait énormément. Les décors que les gens reconstituent dans les clubs échangistes, la mise en scène qui existe dans le SM, les costumes des fétichistes, le travestissement des transsexuels, le côté fantasmagorique et érotique de tout cela m'attirait beaucoup esthétiquement parlant. Restait le côté humain : me faire accepter par ces gens alors que j'étais un vrai candide ! Au début, je me suis pris claques sur claques, on m'a beaucoup provoqué, pas de façon méchante, mais il a fallu que je me décoince face à cette absence totale de tabou dans la façon de parler de sexe. Et puis j'ai finalement réalisé que cette candeur mettait les gens en confiance. D'autant qu'ils avaient été très déçus par ce qui avait été fait à la télévision, beaucoup avaient commencé par nous dire : « *vous êtes des média, on n'y touche plus* ». Il est vrai que dans ce que j'avais vu à la télé, on les montrait à chaque fois comme des extra-terrestres, en plaçant le spectateur dans la position du type normal qui n'a rien à voir avec tout ça. Nous, on voulait faire quelque chose d'humain et de beau, en tout cas de sincère. Evidemment, dans les quatre ans qu'a duré cette aventure, il y a eu des moments où je me demandais ce que je faisais là !

Techniquement, quelles étaient les contraintes liées au milieu ?

La majorité du temps, j'étais seul avec ma caméra et je filmais sans cesse pour attraper le petit moment de grâce voulu : quand le personnage oubliait la caméra et qu'il donnait les cinq bonnes minutes que j'attendais. Il m'arrivait parfois de pouvoir mettre en scène des choses mais il arrivait aussi que je n'aie qu'une seule journée de tournage, comme dans les clubs à fantôme japonais. J'ai appris, avec mon documentaire sur la police, à filmer dans l'urgence de la situation et cela m'a énormément servi pour la suite : je savais cadrer correctement dans un laps de temps très court et en devant m'adapter à la lumière. Ceci dit, j'aime ce côté brut de l'image, cela accroche le spectateur, et il y a toujours cette envie d'essayer de créer une qualité d'image assez organique.

Dans le montage du film, c'est par le chapitre consacré aux transsexuels que l'on passe de la thématique du fantasme à l'exploration plus générale du corps et de ses modifications. C'est aussi comme cela que c'est arrivé au tournage ?

Pas vraiment, les transsexuels faisaient partie des thèmes de départ, sous l'angle de l'attrance masculine pour le corps androgyne. Mais il y avait aussi le problème identitaire de

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

ces gens, la question humaine plus que sexuelle. Ne traiter que le fantasme, c'était oublier ce qui existe en profondeur chez eux. La notion du corps comme élément de transformation a pris tout son sens quand j'ai rencontré Lukas, qui fait des suspensions. C'était un hasard complet : j'étais dans une Torture Garden en Angleterre - celle que l'on voit dans le film - et je me baladais avec ma caméra, totalement fasciné par cet univers de fête, plein de joie, sans tabou, sans complexe. Je trouvais cela très beau et je ne l'avais jamais vécu dans le milieu SM français. Pendant la soirée, tout à coup, j'ai vu sur scène quatre types suspendus à des crochets, qui faisaient une performance. J'en tremblais... Je suis revenu à Paris sans avoir réussi à les rencontrer, j'ai montré ces images et tout le monde est resté scotché. C'est à ce moment-là que l'on a commencé à creuser le sujet. Et puis cinq mois plus tard, dans une autre soirée en Hollande, j'ai reconnu l'une des filles suspendues, je suis allé lui parler et elle m'a annoncé que leur groupe était français, d'Avignon, et qu'il fallait que je parle à Lukas, qui était en quelque sorte le « gourou » de ce mouvement. J'ai fait sa rencontre et il est devenu très important pour le film parce qu'il était à la fois très ouvert sexuellement sur les univers que l'on traitait et en même temps fédérateur de cette contre-culture des modifications corporelles. On a passé beaucoup de temps ensemble, je l'ai notamment accompagné au Brésil pour suivre son travail et en voyant le tatou qu'il portait au cou, qui disait « *no body is perfect* », j'ai réalisé que le corps était l'élément intéressant à traiter dans le film. La dimension sexuelle a alors un peu disparu au profit du corps sous toutes ses formes d'expression.

Il y a d'ailleurs une vraie cohérence dans le film qui parle de quête d'identité - par le sexe ou par la modification corporelle - plus que de pur fantasme. En revanche, on a le sentiment que cette quête n'a pas de fin, qu'il faut toujours aller plus loin dans le plaisir ou la souffrance...

Je crois qu'il est difficile de se débarrasser de la dépendance à l'adrénaline et la majorité des personnages que l'on voit dans le film vivent cette dépendance : toujours pousser plus loin la recherche sur soi-même, la sensation du plaisir... Au début, je me demandais effectivement comment il était possible de vivre toute une vie avec ce sentiment : est-ce qu'on ne finit pas par tomber dans quelque chose de plus grave, par s'aliéner... un petit peu comme la logique qui voudrait qu'on commence par un pétard et qu'on finisse par toucher aux drogues dures. C'était la grande question. Et puis j'ai compris que pour ces gens, il s'agissait d'un parallèle à leur vie de tous les jours. C'est peut-être une dépendance mais leur quotidien est similaire au notre. À part Lukas, dont c'est le métier, ils ont très souvent une famille et un travail, auxquels vient s'ajouter cette zone privée. Ils y trouvent leur équilibre. Il y a évidemment des gens dans ce film qui ne vivent que pour cela, comme les soumis de Maîtresse Elsa. Ce sujet a été d'ailleurs pour moi le plus dur à comprendre. Ceci dit, tous les gens que j'ai rencontrés qui ont pu aller au bout de leur fantasme ou de leur quête identitaire sont beaucoup plus épanouis et heureux que la majorité des gens que je côtoie au quotidien, qui sont bourrés de complexes et de frustrations, qui vivent dans la culpabilité. J'ai été fasciné par le côté thérapeutique du sexe, la liberté que ces gens y ont trouvée. Moi-même, je suis un peu addict à l'adrénaline, c'est aussi ce qui rapproche mes documentaires, qu'il s'agisse de la police ou des clubs échangistes : l'immersion dans une situation qui me fait vivre un frisson intense. Et je ne peux pas m'imaginer une seconde faire un documentaire avec le recul, posé, la caméra au trépieds... J'ai besoin d'être quasiment dans la scène, corps à corps avec le sujet. Quitte à avoir du mal à revenir à la réalité. Je m'ennuyais profondément après avoir tourné *No body is perfect*, j'avais vécu tellement de sensations que je n'arrivais plus à m'exciter pour une discussion autour d'une table. Heureusement, Emmanuel, mon producteur, a su me dire quand j'allais trop loin, quand il fallait que je m'arrête.

Jusqu'à quel point avez-vous poussé votre implication ?

Pour être très franc, quand je me suis impliqué, cela a été le plus souvent, non pas par curiosité sexuelle, mais dans l'intérêt du film. J'ai même voulu filmer du point de vue d'un soumis, j'ai donc appelé une dominatrice en lui disant que j'étais prêt à rester enfermé deux semaines dans son donjon pour que le spectateur ait le sentiment d'être dans la situation du

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

personnage. J'y ai finalement dormi quelques nuits, jusqu'au jour où on m'a prévenu que j'allais pouvoir filmer une séance avec un soumis. Il n'est jamais venu et j'ai donc proposé de prendre sa place, à condition qu'elle ne me fasse pas mal. Elle était d'accord, j'avais mis des caméras tout autour de moi pour multiplier les angles de vue, mais je suis tombé sur une dingue, qui m'a tout fait : le fouet, les crochets ... J'ai eu très mal, très peur aussi, mais j'ai décidé d'aller jusqu'au bout pour la caméra, pour l'image. J'étais prêt à tout pour obtenir le résultat que j'attendais. A la fin de la séance, mon corps est devenu brûlant, je ne sentais plus rien et j'ai même eu du plaisir, grâce à l'endorphine qui envahit tout le corps. Et j'ai compris que n'importe qui était apte à trouver du plaisir là-dedans. Cela ne veut pas dire que tout le monde en a besoin mais il existe bel et bien une association, peut-être chimique, de la douleur, de la peur et du plaisir.

On voit très peu de drogue dans le film, y compris dans les scènes de clubbing : il n'y en avait pas ou vous avez choisi de ne pas la montrer ?

On a choisi de ne pas la montrer quand il y en avait, mais ce n'est pas une généralité. Dans les clubs, on en trouve bien sûr, mais ce n'est pas lié aux personnages du film, c'est lié à une culture de la nuit. La cocaïne, elle existe dans une boîte hype autant que dans un club transe et le danger était d'assimiler ces gens à des drogués, le raccourci était trop simple. Et puis je n'avais pas envie de filmer quelqu'un en train de se faire une ligne : c'est une image qui ne sert à rien alors que ces gens font preuve de beaucoup de courage en acceptant de se montrer à visage découvert. Faire un documentaire, c'est aussi signer un contrat tacite avec quelqu'un qui vous livre une part de sa vie. Le montrer en train de se faire une ligne, c'est graver cette image sur son visage, c'est une vraie responsabilité. Mais Lukas, par exemple, ne mange pas de viande, ne fume pas, ne boit pas, ne touche pas à la drogue. Sa drogue, il ne la trouve qu'à travers lui, il sait que sont présents dans son corps tous les éléments nécessaires au frisson ou au plaisir.

Les personnes interviewées ne parlent jamais du SIDA ...

C'est parce que les gens que j'ai interviewés portaient des préservatifs. J'ai d'ailleurs tenu à montrer un plan où l'on voit un préservatif, c'était très conscient de ma part. Mais là encore, je ne peux pas généraliser, ce ne serait pas juste : j'ai vu des endroits où personne ne mettait de préservatif, mais je ne pouvais pas y sortir ma caméra. Pouvoir filmer un club échangiste a déjà demandé huit mois de discussion et d'organisation ! Mais si j'ai voulu mettre ce plan du préservatif, c'est parce que j'estimais qu'il était important de faire passer le message. C'était aussi important de le faire pour la réputation du milieu. Il existe des lieux où tout est très organisé, avec un respect mutuel évident et je voulais le montrer.

On pourrait regretter que le film soit tourné d'un point de vue très masculin...

On s'est effectivement posé cette question, il y a une frustration de ce côté-là. J'aurais voulu inverser ce sentiment, mais je n'avais pas la matière nécessaire. Avec l'échangisme, on parle de couple, le problème est réglé. Mais le SM répond à une demande masculine et les filles que l'on voit faire des suspensions à la fin du film n'ont pas voulu le commenter. J'ai essayé le plus possible de montrer des femmes mais il restait la difficulté de les faire parler. Au Japon, c'est très flagrant, mais pour le coup, on est dans une demande masculine et dans une culture de consommation du sexe très assumée.

C'est d'ailleurs très intéressant de voir les différences culturelles liées à la consommation du sexe ...

De toutes les expériences que j'ai pu vivre au travers du film, mon plus gros choc culturel a été le Japon. Quand je suis arrivé là-bas, il m'a fallu relire une nouvelle carte : Tokyo est un vrai labyrinthe du plaisir. Les codes de consommation et de recherche du plaisir ne sont pas les mêmes que les nôtres : c'est plus ludique, il y a plus de mise en scène, avec une recherche permanente de récréation, dans un univers imaginaire, de ses fantasmes quotidiens. Les Japonais ont presque un rapport hygiénique avec leurs fantasmes: plutôt que

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

de les contenir (et de vivre avec le poids de la culpabilité judéo-chrétienne), ils les assouvissent et se libèrent.

Internet a-t-il vraiment changé la donne ?

J'en suis sûr ! Quelqu'un qui vit dans un bled paumé du fin fond de la France ou n'importe où dans le monde, qui est en tout cas isolé d'une grande ville, et qui a un fantasme ou un penchant particulier, a la possibilité, par Internet, de rencontrer des gens qui partagent le même truc. Une communauté se crée, les gens se sentent moins seuls par le biais du net, c'est ce que j'aime. Il est évident que pour les sexualités parallèles, c'est beaucoup plus facile qu'il y a vingt ou trente ans. Même pour la mise en route du film, tout est parti d'Internet, c'est de là que provenaient nos premiers contacts, on y a passé des heures.

Comment avez-vous rencontré Matty, le fil rouge du film ?

Ah... Matty, mon maître, le Jedi ! C'est Lukas qui me l'a présenté quand on était à New York. Ce type a créé un lieu que l'on peut visiter sur rendez-vous, il est spécialisé dans le corps, c'est une vraie bible. Au moment où il a dit « *ce dont nous parlons ici, c'est du corps* », j'ai compris qu'il avait réuni tous les sujets du film en une seule phrase, et j'ai vu qu'il était possible de le faire. Mais quand on a commencé le montage, il n'en était pas un élément central, il l'est devenu par la suite. On a beaucoup souffert au montage : je suis d'abord passé de mille heures à cinq heures de rushes, puis on a pris un monteur. Il fallait trouver un fil conducteur - j'aurais pu me mettre en scène mais je n'y tenais pas et cela n'avait pas été filmé dans cet esprit - jusqu'au moment où l'on s'est dit : Matty ! Avec lui, tout se liait, il faisait rebondir les différents chapitres entre eux et leur donnait une perspective. Cela a été une vraie révélation, je suis même retourné le voir pour une nouvelle interview.

Vous avez aussi eu la chance de collaborer avec Mirwais pour la musique...

Pendant longtemps, on a cherché quelqu'un pour la musique, et en tant que fan de *Taxi Girl* - je viens de la culture musicale punk - Mirwais était une évidence, mais je ne pensais pas qu'il accepterait. Je voulais quelqu'un qui ait la capacité de traduire musicalement des sensations, des textures, il fallait que ce soit organique : un musicien plus instrumental n'aurait pas été bon parce qu'il aurait créé une musique pour du cinéma alors que Mirwais a toujours travaillé les textures. Cela a été extraordinaire de collaborer avec l'un des plus grands génies de la musique électronique: il est très humble dans son rapport à l'image et en même temps, d'une originalité époustouflante, comme toujours. J'adore ce qu'il a fait pour le film.

Raphaël Sibilla

Né en 1970 à Lausanne de nationalité double suisse et française. Etudie de 1993-96 au Conservatoire du cinéma français à Paris où il obtient son diplôme de réalisateur. Il enchaîne de 1996 à 1998 des postes d'assistant réalisateur pour différents spots, films, documentaires et séries de dessins animés, il réalise son premier long-métrage en 2001, 117 Police secours.

Filmography

1994	AVEC OU SANS - CM (6') - FR	1999 - 2000	117 POLICE SECOURS –
1996	BALAYEUR D'IMAGES - Documentaire (26') - CH		Documentaire (52') - CH Coproduction CAB et TSR
1998	LE COUP DE BLANC – Reportage (12') - CH Production TSR	2001	RED LIGHT – Documentaire (12') – CH Production EXPO 02
	ROLLERDAN – Reportage (12') - CH Production TSR		ONOMA – Reportage 12 x (6') - CH Production EXPO 02 et Cinémanufacture

PRODUCER'S STATEMENT - Emmanuel Prévost

I was raised in a normal family and received a Judeo-Christian education. Like millions of others, I enjoyed an unremarkable, untroubled childhood. Nevertheless, I was born in 1969, into an era perhaps unlike any other. I am heir to the events of May '68, to 1969 ("Année Érotique"); to sexual liberation, to an explosion in global communications, AIDS, ever increasing international conflicts, and lastly, to the widespread collapse of Judeo-Christian taboos.

Yet it really began for me in 1993, on the day I began to explore internet messageboards. Why? Very simply, because my store of fantasies had run dry and I was looking for more. I asked myself whether fantasy was essential to life, and threw myself into a radical investigation of sexuality, of the body.

Entretien avec Emmanuel Prévost

Comment est né ce film ?

L'idée vient d'une introspection personnelle : je n'ai pas vraiment eu d'adolescence puisque très jeune - entre 14 et 22 ans - j'ai été DJ dans des boîtes de nuit. J'ai donc vécu très tôt aux côtés de gens qui n'étaient pas dans la « norme » : ils buvaient plus facilement que la moyenne, ils se droguaient plus facilement que la moyenne, ils avaient une sexualité plus « ouverte » que la moyenne, en tout cas moins intimiste et conventionnelle. Tout cela bercé sous l'influence évidente de ma date de naissance : 1969, l'année érotique... Je fais partie de la génération du Minitel rose et de la libération de la pornographie, de sa libre consommation, entachée par le SIDA. C'était assez compliqué cette chute de la culpabilité judéo-chrétienne, cette ouverture de la sexualité dans le couple, et en même temps, le SIDA qui empêchait de concrétiser ses fantasmes. Du coup, avec la fin des années 80, de nouvelles sexualités ont émergé, tournées autour du jeu plutôt que de l'acte. Tout cela a fait qu'à 25 ans, il me restait deux possibilités : consulter un psy pour une analyse, ou prendre le taureau par les cornes et aller au-devant des questions que je me posais sur ma sexualité. Je suis donc allé voir ce qui se passait un peu partout, clubs échangistes, club homo, bar SM, donjon... pour savoir où je me situais : en fin de compte, dans la normalité, enfin presque, je crois ! Tout ce qu'il y a dans le film, on peut dire que je l'ai côtoyé, voire essayé. Quelques années plus tard, j'ai parlé de cette période de ma vie avec mon associé Stéphane Lecomte, et il m'a dit « *il faut en faire un film* ». J'avais bien sûr déjà réfléchi à cette idée, mais avoir quelqu'un à mes côtés qui y croie lui aussi m'a poussé à la concrétiser.

Pourquoi avoir choisi le genre documentaire ?

Pendant ces années de recherches, quelque chose m'avait interpellé. La plupart des personnes que j'avais rencontrées lors de mes pérégrinations étaient souvent sympathiques, intelligentes et très prudentes dans leur vie sexuelle. Elles me sont même apparues pour la plupart extrêmement responsables. Et quand je regardais la télévision, les programmes qui traitaient du sujet commençaient par racoler le spectateur avec des images voyeuristes, à coup de poitrines dénudées, et puis on montrait toujours un univers glauque en finissant sur une culpabilisation de ces personnes qui avaient une sexualité différente. Moi, je n'avais pas vu que ça dans mon parcours, j'avais aussi été témoin de beaucoup de joies, de plaisirs et d'épanouissements. Et le documentaire était pour moi une façon de laisser ces gens vivre, parler devant une caméra, sans qu'aucun jugement ne soit porté sur eux. Je le voyais comme un voyage au cœur des sens. Je me disais qu'il serait réussi si les gens en sortaient en se disant qu'à un moment ou à un autre, ils avaient eu l'impression de vivre quelque chose de sensoriel.

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

Comment avez-vous rencontré Raphaël Sibilla ?

J'ai passé 6 mois à chercher un réalisateur et je finissais par penser que je ne trouverais jamais celui que je cherchais, c'est-à-dire quelqu'un avec une énorme sensibilité, qui puisse donc se faire accepter du milieu. Chez les réalisateurs que j'avais rencontrés, je sentais pas mal d'excitation malsaine alors qu'il me fallait un candide talentueux, ouvert, capable de parler plusieurs langues et de s'abandonner tout entier à ce projet. Et puis au cours du festival de Cannes, en 2002, un ami m'a parlé du fils de ses voisins qui était réalisateur et qu'il voulait me faire rencontrer. Raphaël se présente et me dit qu'il venait de tourner, seul, en Suisse, un documentaire sur Police Secours. Cela m'intéresse immédiatement car je travaillais moi-même à ce sujet à la même époque, mais en France. Je regarde sa K7, plutôt dans un contexte de documentation, mais je ne vois rien que je puisse utiliser. Je le lui dis et je ne le revois pas. Six mois plus tard, j'étais en train de ranger mon bureau et sa K7 ressort. Cette fois-ci je regarde son film, au calme et de bout en bout, et là je réalise que c'est lui que je cherche pour *No body is perfect*. Je l'appelle et je lui présente l'idée du film. Je lui ai expliqué de façon quasi militaire qu'il allait devoir tout quitter, à commencer par la Suisse et son appartement, pour venir s'installer à Paris (3 mois d'hôtels miteux !), renoncer à sa vie sentimentale et sa vie de famille pour vivre au quotidien avec moi... Nous avons finalement passé quatre années intenses, il était parfois comme mon frère... nous vivions ensemble quasiment en permanence.

C'est assez incroyable de trouver un réalisateur prêt à consacrer quatre ans de sa vie à une telle aventure ...

Il faut le dire: sans lui, ce film n'aurait jamais été possible. Notre collaboration est quelque chose d'extrêmement rare. C'est la première fois depuis que je produis des films que j'atteins une telle complicité avec un réalisateur. Et je le remercie vraiment de sa patience : peu de gens auraient accepté comme lui d'être emmené à l'aveugle, peu de gens auraient eu la folie et la confiance de me suivre. Il n'a jamais lâché l'affaire, je pouvais compter sur lui. Du coup, j'avais évidemment une responsabilité énorme. Cela a été une aventure extraordinaire, mais je suis passé par des moments d'inquiétude indicible : quand il est parti en Amérique du Sud, je n'ai eu aucune nouvelle de lui pendant dix jours et je me disais qu'il pouvait lui arriver n'importe quoi, je me sentais totalement impuissant. Il y a aussi eu le Japon, qui est un pays dur, dans lequel il est arrivé fatigué, déprimé. J'ai vraiment eu peur pour lui et je suis parti le rejoindre.

Compte tenu de son sujet, le financement du film a-t-il été facile à réunir ?

La conception que j'ai de mon métier de producteur implique de travailler à la fois sur des films à grosses économies et sur du « vrai cinéma indépendant », dans le sens où l'entendaient les producteurs des années 30 à Hollywood, ceux qui mettaient tout sur la table en investissant leur propre argent. C'est à déconseiller bien sûr, mais quand vous investissez votre argent personnel, vous êtes obligé d'assumer le film jusqu'au bout. Et comme *No body is perfect* parlait d'un sujet très personnel, il me semblait important qu'il soit auto financé pour que nous soyons entièrement libres. Je me suis aussi rendu compte que la confiance des gens que l'on voit dans le film aurait été moindre s'il avait été fait en coproduction avec une chaîne de télévision, ils s'en méfiaient beaucoup au vu des reportages qui avaient été faits sur le sujet. Il faut quand même se rendre compte qu'ils se sont laissés filmer à visage découvert en nous livrant leur intimité...

On imagine que le montage s'est fait dans la douleur...

Le premier objectif était de ne pas faire un film ghetto, de s'adresser au plus grand nombre et pour cela, je tiens à remercier quelqu'un qui m'a beaucoup aidé : Luc Besson. Je viens de passer plusieurs années de ma vie à travailler avec lui sur *Arthur et les Minimoys*, un film qui a été un véritable acharnement artistique pour aboutir à une satisfaction totale. Luc m'a dit un jour: « *quand tu donnes un film au public, il faut que tu sois sûr d'être allé au maximum de ses possibilités* ». Du coup, avec Raphaël, nous avons systématiquement confronté les premières versions du film au public. En fonction des réactions, on repartait au montage, jusqu'à un

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

moment-clé : l'arrivée de Pierre Harberer, un homme d'une zénitude absolue, qui nous a dit qu'il n'allait pas tout de suite regarder les rushes mais, avec des cartons de couleur, identifier les différents thèmes, personnages ... et après, jouer aux cartes ! Cela a été magique : à ce moment-là, nous n'avions plus aucun recul, nous avions déjà épuisé deux ou trois versions d'une heure et demie sans en être satisfait. Ce que l'on voulait, c'était structurer un propos avec une ligne émotionnelle. Il fallait monter en intensité dans notre voyage au travers des sexualités et la grande surprise est intervenue avec le personnage de Matty, du New York Body Archive, qui est devenu la véritable colonne vertébrale du film.

Quelles ont été les réactions de ce premier public ?

Tout le monde s'attendait au pire, c'est-à-dire un film ghetto ou un film glauque. *No body is perfect* n'est pas glamour, on n'est pas dans l'imagerie porno chic, mais ce qu'ont apprécié les gens, c'est d'être guidé par un point de vue qui leur permettait de se poser des questions, y compris sur leur propre sexualité. Qu'ils aient 20 ans ou plus de 50 ans, jusqu'à présent, aucun spectateur n'est sorti en cours de projection, ils sont tous allés au bout du film en se donnant quelques frissons parfois ...

On imagine que le retour au quotidien est assez compliqué après une expérience pareille. Comment Raphaël, notamment, s'en est-il sorti ?

Ce que je vais vous dire, il pourrait vous le dire lui-même : le plus intéressant dans la sexualité, c'est de la vivre avec la personne que l'on aime. Payer pour assouvir un fantasme, je ne crois pas que cela soit un aboutissement. Ayons une sexualité épanouie mais avec la personne que l'on aime ! Et Raphaël vit aujourd'hui avec la femme qu'il aime et qu'il a d'ailleurs rencontrée pendant le tournage de ce film...

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

NO BODY IS PERFECT: Original Music by MIRWAIS

"There are two sorts of people involved in music," Mirwais says. "People who like a specific style of music and want to do it better and people who want to experiment. Each new scene is a system and I don't want to be part of just one scene. "

Born in Switzerland to an Italian mother and an Afghanistani father (his family relocated to Paris when he was six-years-old), Mirwais' demand for distinction was obvious long before he began delighting the world's dancefloors and backroom lounges with his gritty, space-age grooves. His inspirations were apparent as far back as 1980, when he began a seven-year tenure as a lead guitarist for the seminal French pop outfit Taxi Girl. Taxi Girl captured the punk rock power of The Stooges, the techno futurism of Kraftwerk and the disco euphoria of Giorgio Moroder and molded the diametrically opposed styles into an electrifying new-wave sound that entertained and inspired a generation of listeners bored by the complacency of 80s French pop. Even the current darlings of the French electronic music scene, such as Daft Punk and Air, continue to namecheck Taxi Girl as a major influence on their artistic directions.

After a slew of successful singles - 1980's "Cherchez Le Garçon" being the band's high-water mark - internal problems within the group (the drug-related death of its drummer, for one) caused Taxi Girl to disband in 1987.

Mirwais soon found a new creative outlet in Juliette Et Les Independents in 1989, for which he also played guitar.

Mirwais emerged with his first offering, "Disco Science," in April 1999 on French indie label Naïve records.

The album is a sometimes silly, sometimes surly, undeniably sexy sonic journey that pilfers from the past as it plots out the future, bobbing and weaving through myriad tempos and textures throughout its careening course.

Shortly after its release, the album topped the charts in Germany and Holland and garnered heavy airplay on Britain's BBC Radio 1 and France Radio NRJ. The album also caught the ears of Madonna, who was so impressed and inspired by the album, she quickly enlisted the up-and-coming artists to help with the production of her new grooves.

Mirwais' superb production and songwriting efforts on « Music » and « American life » refined the sonic persona of the world's premier musical icon to the applause of consumers and critics across the globe, topping the charts in 34 countries and earning the duo three Grammy nominations.

MIRWAIS: Interviewé par Mathilde Lorit :

Qu'est-ce qui vous a particulièrement inspiré dans ce documentaire ?

J'ai aimé son côté extrême, dans le bon sens du terme. Il y a une telle hypocrisie dès qu'il est question de sexe ou de pratiques sexuelles, surtout depuis l'explosion d'Internet : on sait bien que la majeure partie des connexions sur Internet se font justement pour le sexe ! Sans parler de tout le jugement moral qui entoure ce que les médias appellent les « sexualités déviantes ». Ce que j'ai aimé dans ce documentaire, c'est qu'il montre le simple plaisir pris par ces gens. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai voulu faire une musique douce, quasi hypnotique : à la télé, quand on voit un reportage sur l'échangisme ou les relations sado-maso, la musique

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

est toujours très lourde, avec des accords sombres, gothiques. A aucun moment, on n'admet que ces gens puissent tout simplement y trouver du plaisir. Personnellement, je ne me sens pas concerné par tout ça mais cette hypocrisie me dérange, c'est comme si on confisquait leur plaisir à des millions de personnes. Parce que quand vous montrez les images de *No body's perfect* à des gens, quel que soit l'horizon d'où ils viennent, tous finissent par vous dire qu'ils connaissent quelqu'un qui... ou qu'ils ont eux-mêmes vaguement essayé, en tout cas ils s'ouvrent. On s'aperçoit qu'il y a toujours un gros problème avec le sexe et je considère *No body's perfect* comme un manifeste esthétique sur une façon de vivre, même si elle ne convient pas à tout le monde (il n'y a aucun prosélytisme dans le film). On voit bien que les gens en ont marre de se cacher et que tout cela est très culturel : à ce titre, les scènes qui se passent au Japon sont instructives....

Votre musique est particulièrement indissociable des images du film, le lien est même quasi charnel : c'était votre premier objectif ?

Je dirais que c'est l'objectif de n'importe quel compositeur : que sa musique s'intègre parfaitement au film, qu'elle forme une entité qui ne soit pas distincte des images. Ceci dit, c'est rarement le cas pour des raisons de pure production (l'expérimentation est quasi impensable à Hollywood par exemple) ou de simples relations humaines. Sur ce film, j'avais évidemment une liberté immense et mon idée était de ne pas créer d'effets, de ne pas composer de titres frappants comme j'ai l'habitude de le faire en production. Au contraire, je souhaitais faire corps avec l'image, aller à l'essence des choses pour trouver une harmonie. Si j'avais choisi une direction plus évidente, je crois que cela aurait été disproportionné par rapport à l'économie restreinte du film.

Techniquement, avez-vous composé en synchro avec le montage définitif du film ou bien avez-vous écrit dès la première vision des images ?

En fait j'ai vu le film bien avant son montage définitif et j'avais une idée de base avant même de composer la moindre note : je voulais un côté apaisé dans la musique car j'avais le sentiment que tous ces gens planaient. Il s'agissait d'être dans l'introspection, sans trop de rythme, un peu à l'image des musiques planantes des années 70. Par exemple, dans la scène où la maîtresse SM domine un homme un peu âgé, même si certains peuvent la trouver vulgaire, je n'y voyais, moi, rien de glauque, au contraire, j'y voyais même un côté gentillet : cet homme n'est pas contraint, il prend du plaisir, c'est son choix. Je voulais donc une musique apaisée pour souligner cet aspect des choses.

Concrètement, comment la musique naît-elle des images ?

Il n'y a pas vraiment de réflexion de ma part, j'essaye simplement d'être fidèle à l'état dans lequel me mettent les images. Je laisse passer un peu de temps après la projection et je vois si je suis triste ou glauque. Je ne suis pas superviseur musical, globalement, je suis convaincu que n'importe quel titre fonctionne sur n'importe quelle image dans 60% des cas. Ce n'est pas un exploit de trouver le bon morceau : quand il est bon, il fonctionne ! Ma relation à l'image est beaucoup plus simple que cela, si je vois des gens planer, je compose une musique apaisée.

Avez-vous inclus du sound design dans la BO du film ?

Oui, c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup parce qu'il y a longtemps qu'on n'expérimente plus dans la musique. Les Beatles restent l'un des rares cas de groupe connu qui faisait des expériences concrètes. Aujourd'hui, il y a trop d'enjeux financiers, ce n'est plus possible. Au cinéma, la vente n'est pas en jeu, c'est le résultat qui prime, on peut donc se permettre d'y intégrer du sound design, de la musique concrète. Dans les années 60 ou 70, les Pink Floyd ou les Beatles tentaient et vendaient. Aujourd'hui, certains expérimentent encore mais ils ne vendent que 5000 disques !

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

Avez-vous des références absolues en matière de musiques de films ?

Il y a beaucoup de gens doués mais essentiellement dans le cinéma indépendant : dans les grosses productions américaines, on se retrouve toujours avec le même score, en gros une version live de Stravinsky. C'est aussi lié à des raisons techniques : avec le Surround 5.1, seuls les violons fonctionnent vraiment bien parce qu'ils enveloppent le son. Et puis les cinéastes ne sont pas toujours très pointus question musique, il n'y a qu'à voir la différence avec un réalisateur comme Kubrick, qui avait une vraie vision, une vraie sensibilité. Il y a aussi le fait que la musique est souvent demandée après le montage, quand il reste peu de temps. Ce qui n'était pas le cas pour *No body's perfect* : on a eu le temps de bien réfléchir même si le résultat peut paraître minimal. Quand il n'y a pas de moyens, on va à l'essentiel des choses.

NO BODY IS PERFECT

INTERNATIONAL FILM FESTIVAL LOCARNO: CINÉASTES DU PRÉSENT

CAST

Frank et le Kastell Waterloo
Rudy Demeyer et la Love Limo
Tsuzuki Kyoichi
Pia et Thomas du Patos Resort
Beth, Mike et John
Maîtresse Elsa et ses soumis
Steve Osada
Kevin Aviance
Alex Costentin
Cristall Lucero
Kim
Lukas Zpira
Emilio Gonzales
Maîtresse Raven et Bijou
Maîtresse Lauren
Matty Jankowski du New York Body Archive
Roger
Alan "T.G" et les Torture Garden

CREW

MontagePIERRE HABERER
RAPHAËL SIBILLA
Montage Son CAPUCINE COURAU
Mixage VINCENT TULLI
Producteur associéSTEPHANE LECOMTE
Produit par EMMANUEL PREVOST
Filmé et Réalisé par RAPHAËL SIBILLA
Musique originaleMIRWAIS
Ventes internationalesWILD BUNCH
Copyright AVALANCHE PRODUCTIONS
Tous droits réservés

35mm • 1:1.85 • 2182 Meter • 80min